2me Année. — N° 74 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 30 Novembre 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA

ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 74 de l'Avenir

Paris, 30 Novembre 1865

TOUT CE QUE VOUS LIEREZ OU DÉLIEREZ SUR LA TERRE, LE SERA DANS LE CIEL.

Ces paroles du Christ aux disciples qu'il enseignait ont servi depuis dix-huit cents ans de thème aux plus grossières interprétations, aux plus futiles enseignements.

Voyons d'abord ce qu'elles signifiaient.

Le Christ parle aux Juifs, en langage compréhensible pour eux, car ses disciples étaient juifs; or, dans le *Talmud*, suivant la doctrine de tous les principaux commentateurs, le pouvoir de lier et de délier était dit du pouvoir d'enseigner le bien et de défendre le mal, déclarer une chose, un acte, un sentiment, une pensée licites, c'était délier, au contraire les déclarer illicites c'était lier.

Les apôtres du Christ étaient envoyés en mission nonseulement auprès des Juifs, mais auprès de toute la gentilité, mission vraiment divine puisqu'ils la recevait de leur Maître, au nom de son Père dont ils devaient bien avoir plus que tous les autres enseignants dont parle le *Talmud*, la puissance de lier et de délier, c'est-à-dire de pardonner et de conseiller le bien, de dévoiler et de prohiber le mal.

C'est là toute la fonction et toute la promesse que le Christ délègue à ses apôtres.

Ce que vous lierez ou délierez sur la terre, leur dit-il, *sera lié ou délié dans le ciel.*

C'était bien dit.

La morale divine est universelle, elle s'applique, identique, la même, dans tous les mondes de l'univers, quoique dans certains des supérieurs, elle puisse avoir des développements et des perfectionnements immenses.

Or, la morale du Christ, qui n'était qu'une amplification du Décalogue donné par les anges à Moïse sur le mont Sinaï, était bien la morale de Dieu même, c'est-à-dire une page sublime de la volonté suprême faisant l'éducation des hommes.

Donc, puisque le Christ envoyait ses apôtres prêcher au monde entier cette morale, enseignant le bien, défendant le mal, puisqu'à la Pentecôte, les apôtres et les autres disciples, image symbolique de l'humanité, allaient recevoir l'effusion du Saint-Esprit (figure de l'avénement actuel et général), il était très-certain que ces apôtres étaient pourvus divinement du pouvoir de lier et de délier, et que leurs enseignements vrais l'étaient aussi pour le ciel, vu l'universalité de la morale.

Oui, les paroles du Christ étaient identiques; ce qui est à regretter, c'est le parti monstrueux que le fanatisme pseudo-chrétien en a tiré.

Ces paroles, nous en convenons, s'adressaient aux apôtres et à leurs vrais successeurs; nous pensons que dans tous les siècles, à tous les moments, le Christ a des apôtres continuateurs des premiers.

Ces apôtres ont bien pu dans les temps du christianisme primitif, être choisis de préférence dans l'Eglise, mais depuis qu'elle a failli à la loi de la charité, de la tolérance, de la pauvreté, depuis qu'elle a transgressé les enseignements de son divin Maître, le Christ a élu ailleurs ses apôtres, et à notre âge, cette élection, pour le règne prédit de l'Esprit, s'étend à tous les hommes de bonne volonté qui ont accueilli avec joie les nouvelles manifestations de la bonté céleste. C'est donc à nous que le pouvoir de lier et de délier est passé. Comprenons-le. Enseignons le bien par nos discours et par nos exemples, refoulons le mal hors de la terre, pour qu'elle devienne le domaine de Dieu.

ANDRÉ PEZZANI.

UN DIALOGUE REALISTE

Enfin, je vous rencontre. Il circule sur votre compte une histoire impossible, que je n'ai pas voulu croire: Vous êtes spirite ?

— Parfaitement.

— Parfait.....?

— Je n'en ai pas la prétention.

— Et vous n'en avez pas honte non plus?

— Pas davantage. Je ne vois même pas pourquoi...

— Parce que les spirites sont des fanatiques, des maniaques qui ne pensent plus qu'à leur absurde idée et ne savent que vous en rebattre les oreilles à tout moment. Ce sont tous des fous.

— C'est la première fois que vous me faites ce compliment depuis vingt ans que nous nous connaissons.

— Aussi, je ne vous savais pas spirite.

— Alors c'est que ma folie ne transpirait pas. D'où je conclus qu'elle n'existe que dans l'imagination des gens prévenus contre nous.

— Elle viendra. Attendez seulement un an de Spiritisme.

— Il y en a bien cinq que je m'en occupe.

— Ah! dissimulé que vous êtes. Et vous ne m'en avez jamais fait part.

— Ce qui prouve qu'un spirite sait quelquefois se taire et choisir son moment pour parler.

— Et... moi, vous ne m'avez pas jugé digne de m'initier.

— Pardon; mais j'ai déjà tant à faire de répondre à qui vient me trouver que je puis me passer d'entreprendre personne. J'attends.

— Eh bien! Répondez-moi franchement. Est-ce que vous croyez aux Esprits et à leurs apparition ?

— Je n'oserais en convenir dans la crainte du ridicule.

— Alors! Si vous n'y croyez pas!

J'en suis sûr; ce qui est bien différent. Et il n'y a pas de sarcasme ni d'injure qui m'empêchera de répondre aussi mon : *é pur se muove*.

— Mais enfin m'expliquerez-vous comment l'âme immatérielle peut visiter des formes matérielles et produire des actes matériels?

— Vous venez de vous répondre à vous-même. Car là est le nœud de la question. On nous reproche de ne pas savoir formuler nos observations. A la rigueur, ce serait la preuve de notre prudence. Mais sur ce point fondamental la lumière est assez vive pour que je puisse vous dire en deux mots:

L'âme immortelle n'est pas une conception de notre entendement vague et idéale. Elle est bien une réalité permanente et identique, immatérielle sans doute, mais munie d'un corps fluidique ou éthéréen, qui exécute ses commandements et qui en fait un être distinct, personnel, substantiel que nous nommons Esprit. Vous comprendrez donc que, dans de telles conditions, les Esprits peuvent opérer les différentes manifestations qui fourmillent dans l'histoire d'aujourd'hui plus que jamais.

— Très-bien ! J'y suis maintenant. Oui, j'en ai vu paraître et disparaître des Esprits à m'en donner la chair de poule... si je n'en eusse éclaté de rire. Voulez-vous savoir où?

— Sous la tente de Brutus, au festin de Macbeth ou dans la prison de Jeanne d'Arc?

— Non ; au théâtre de Robin, tout simplement. Il vous fera voir là tant que voudrez des spectres artificiels, dont il n'est pas l'inventeur, il est vrai, mais de toute façon qu'il évoque au moyen de certains jeux d'optique, très-ingénieusement combinés et qui ont bel et bien percé à jour vos Esprits. Pauvres spirites ! Avez-vous été assez furieux tous.

— Si j'ai été furieux, quant à moi, c'est bien comme M. Jourdain qui était prosateur sans le savoir.

— Il y avait de quoi, j'en conviens. Anéantir ainsi la plus poétique de vos illusions.

— Qu'est-ce que les spectres artificiels du théâtre de Robin, qui n'en est pas l'inventeur, ont anéanti?

— La croyance aux véritables. Il est bien prouvé maintenant qu'il n'en existe pas!

— Depuis quand l'imitation détruit-elle la réalité? Autant vaudrait dire pour être conséquent avec vous-même, que les fleurs artificielles prouvent qu'il n'y a pas de fleurs matérielles.

— Euh......

— Diable ! D'après vous, les horticulteurs doivent être furieux contre les fleuristes. S'ils allaient les brutaliser ces fanatiques, ces maniaques-là ! Je prendrais parti pour le sexe faible et beau. Par l'enfer !... qui n'existe pas, comme le prouve le Spiritisme; je connais mon devoir, et cours à la défense des dames. Adieu.

— Les spirites rient donc aussi; je crois même que

c'est à mes frais actuellement. Est-ce que par hasard ce seraient des hommes comme les autres?

Sur la foi de la plupart des journaux, je les tenais tous pour abrutis, fous, niais, crétins, idiots, imbéciles. A qui dois-je bien donner tous ces titres? Décidément il n'y a rien de tel que de juger des choses par soi-même, nonobstant les infaillibles décisions de MM. les journalistes.

Après tout, ils l'auront voulu; je ne pensais pas au Spiritisme. Qu'avaient-ils besoin de tant déblatérer contre?... Je veux voir ce qu'il a de réel et je vais l'étudier.

ALPH. DE BOISMARTIN.

CORRESPONDANCE

A Monsieur le Directeur de *l'Avenir*.

Cher Directeur,

Il n'y a entre M. Fix et moi que des malentendus faciles à expliquer et nous sommes tout à fait d'accord :

1° Le Spiritisme n'a rien apporté de nouveau; mais je me hâte de le déclarer dans maints passages *en doctrine philosophique et spirituelle*. Quant à la *vulgarité et à la preuve matérielle*, je dis et je reviens sur cette idée, que tel est son rôle et sa mission nécessaires. Je crois, à vrai dire, que mon honorable contradicteur n'a pas lu mon ouvrage et qu'il le juge sur le fragment cité. J'élève même très-haut la fonction du Spiritisme actuel, puisque j'exprime cette pensée que sans lui les opinions des penseurs anciens et modernes, au sujet de *la Pluralité des existences*, seraient restées sans influence sur les masses, et partant sur l'humanité. Voilà donc un premier point où l'accord est complet;

2° Allan Kardec a dit dans la *Revue spirite* (les passages en foisonnent) dans le livre des médiums, que le critérium vrai était notre raison, je le sais et je suis loin de le contester, seulement j'ai dit ceci : dans son *Imitation de l'Évangile*, le grand écrivain avait cru pouvoir ajouter au *critérium rationnel* déjà avoué par lui et par tous, le *critérium universel* des Esprits, et j'ai fait voir que ce critérium, impossible du reste, ou bien difficile à constater, n'en était pas un nouveau, puisqu'en définitive c'est la RAISON qui demeure le seul juge. J'ai pris pour exemple la question des réincarnations et j'ai émis là-dessus des arguments qui me paraissent irréfutables. J'ai critiqué exclusivement ce critérium additionnel, l'*universalité des Esprits*, et j'ai montré irrésistiblement que ce n'était pas un critérium, puisqu'il était soumis au précédent. Mais où M. Fix a-t-il vu que je déniais à Allan Kardec et à tous ses prédécesseurs cabalistes, néoplatoniciens, ou autres qui ont été à diverses reprises, à toutes les époques de l'humanité, en relation avec le monde invisible, la proclamation du critérium rationnel? Il n'y a que les faux mystiques qui croient en une autre opinion. Donc encore M. Fix s'est tenu en dehors de la question et s'il avait pris la peine de tout lire, il n'eût pas écrit la lettre qu'il a envoyée à l'*Avenir*.

Ce qui me confirme encore dans la pensée que M. Fix n'a pas lu tout mon ouvrage, c'est qu'il prétend que je ne lui ai pas répondu sur les objections au sujet des Messies; j'ose dire qu'après une simple lecture de mon livre, il changera complétement et avouera ce que je disais au commencement de ma réponse, qu'il n'y a entre nous que des malentendus, la théorie des Messies est basée sur la loi de perfectibilité et la confirme de tous points. Quant au *soleil factice de Josué*, je renvoie M. Fix à *la croix de Migné* (phénomène identique) qu'il serait tout aussi insensé de nier qu'à nos académies officielles de chercher des explications physiques et physiologiques à la typtologie, à la danse des meubles, et aux dictées des médiums.

Agréez,
Mon cher Directeur,
Mes sentiments les plus dévoués,

ANDRÉ PEZZANI.

Rochefort, 22 novembre 1865.

Monsieur,

Je viens de lire avec douleur, dans le dernier numéro de votre journal, deux communications médianimiques sur Georges Sand, signées Alfred de Musset et Delphine de Girardin. Evidemment de telles communications sont apocryphes, car ces deux grands Esprits dont s'honore la littérature française, ne peuvent pas avoir écrit des phrases telles que celles-ci :

« La veine créatrice manque à son mâle talent. »

Quelle veine? Est-ce qu'une veine a jamais rien créé? Et puis, est-il possible de refuser à l'illustre auteur de Lélia, du marquis de Villemer et de tant d'autres chefs-d'œuvres, le génie créateur par excellence?

« Je l'admirais plus que je l'aimais. Elle n'a pas d'esprit du tout; elle m'amusait. »

Si Georges Sand n'a pas d'esprit, comment Delphine pouvait-elle l'admirer?

Quel style, grand Dieu! et comme Pezzani a raison de dire que les communications données par les Esprits sont, à de rares exceptions près, parmi lesquelles je range celles de votre Esprit protecteur, Eraste, d'une médiocrité affligeante. O Lamennais, que penserait votre grande intelligence, si elle pouvait savoir toutes les banalités, toutes les pauvretés que les médiums vous attribuent!

Mais, Monsieur, voici qui est plus grave. Vous laissez attaquer George Sand, vous, qui, dans le numéro 41 de l'Avenir, avez loué sans réserve ses magnifiques pages sur la transmission de la vie et sur la fraternité humaine. Trouvez-vous que cela soit bien logique; et ne craignez-vous pas qu'en voyant une telle inconséquence de votre part, on ne vous accuse de tirer sur vos frères?

Ah! le Spiritisme est une belle doctrine, doctrine rationnelle et surtout consolante; mais si l'on veut que les communications venues du monde invisible aient toute la portée qu'elles méritent, il faut qu'elles soient toujours justes et élevées, qu'elles rendent à César ce qui est dû à César, qu'elles honorent ce qui doit être honoré, et qu'en particulier elles respectent les écrivains qui sont la gloire et l'orgueil de notre pays.

Je vous conjure, en terminant, Monsieur, vous dont le jugement s'allie à une grande érudition, et qui avez le talent d'exprimer vos idées dans un langage toujours correct et irréprochable, de ne pas laisser passer et imprimer les communications médianimiques, sans les avoir soumises à votre examen. Tout ce qui ne porte pas le cachet de la supériorité véritable, doit être impitoyablement sacrifié. C'est ainsi que vous maintiendrez le Spiritisme à la hauteur d'une science digne de fixer l'attention des Esprits cultivés, et que vous ferez taire les sarcasmes trop souvent justifiés de ses détracteurs.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments fraternels et bien dévoués.

JUSTIN,
Un de vos abonnés.

Notre opinion sur Georges Sand n'a pas varié, elle est en tout point conforme à celle de M. Justin. Cependant quelques personnes sont d'un avis opposé. Quoi qu'il en soit, nous ne prenons la pleine responsabilité que de ce que nous signons, laissant à chacun de nos collaborateurs incarnés ou désincarnés la propre responsabilité de leurs œuvres.

A. D'A.

Notre impartialité nous fait un devoir d'insérer la lettre suivante, que nous avons reçue depuis plusieurs mois, de M. Delanne, et la communication qui l'accompagne. A nos lecteurs habituels de voir où se trouve la vérité. Notre journal est un champ ouvert, nous le répétons, où toutes les opinions spirites et spiritualistes ont le droit de prendre à leur tour la parole, à la seule condition de s'exprimer en *français* et convenablement.

Souvent l'espace ne me permet pas d'insérer immédiatement certaines lettres ou certaines communications; d'autres fois, le comité de rédaction les rejettent absolument. Cependant nous faisons toujours notre possible pour satisfaire nos correspondants, et mettre nos abonnés à même de se prononcer en connaissance de cause.

A. d'A.

A M. le directeur de l'Avenir,

Paris le 13 mai 1865.

Cher monsieur d'Ambel,

Nous avons lu dans votre numéro 45 de l'*Avenir* une communication intitulée : *le Spiritisme*, signée de l'Esprit Georges, médium Mme Costel. La lecture de cette communication nous a surpris et profondément ému, en nous montrant cet Esprit qui a si souvent appuyé le Spiritisme et contribué à sa propagation par ses savantes dictées se démentant aujourd'hui et attaquant la doctrine dans ses bases fondamentales. S'il s'agissait de nous ou d'une personnalité quelconque, nous aurions attendu qu'une occasion nous eût fourni le plaisir de vous voir pour vous soumettre nos réflexions; mais ici, il s'agit de la doctrine, de cette philosophie si rationnelle et si logique qui nous a procuré le bonheur que nous possédons aujourd'hui, qui nous a fait comprendre Dieu et nos devoirs de charité envers nos semblables; c'est pourquoi, en adepte sincère et désintéressé, nous venons vous dire : Cette communication dans un autre journal que le vôtre, cher monsieur, nous eût surpris; chez vous elle nous a peiné, car, nous vous connaissons trop bien, pour ne pas vous savoir homme à juger et à discerner la valeur d'une telle communication et les conséquences, bonnes ou mauvaises, qui peuvent en surgir. Du reste voici une communication spontanée qui vous dira mieux que nous ne pourrions le faire l'appréciation d'un Esprit sur cette communication.

ALEXANDRE DELANNE.

COMMUNICATION

MÉDIUM : Mme DELANNE

Ma fille, l'heure est arrivée où il faut défendre la vérité contre l'erreur et maintenir la doctrine de la révélation dans le chemin qui lui a été tracé dès son apparition sur la terre; ce chemin était tracé par Dieu, et il ne peut dépendre ni d'un homme ni d'un Esprit de le dévoyer. Tu dois donc être un instrument docile, car c'est pour détruire de faux raisonnements que nous nous servons de ta main; nous sommes les pionniers infatigables de l'œuvre sainte que Dieu nous a confiée, c'est à nous qui sommes débarrassés de la matière et qui voyons ce qui vous échappe, à maintenir la vérité contre ceux qui tenteraient de l'étouffer; car nous pouvons lire dans le cœur des hommes et scruter leurs pensées comme vous le feriez dans un livre.

Jetons donc un regard rétrospectif sur le Spiritisme et considérons sa marche rapide. Pensez-vous que là n'est pas le doigt de Dieu? Avez-vous vu un seul des principes faux, une seule des erreurs de ses premiers pas, s'implanter partout? Non! vous les avez-vus peu à peu disparaître comme l'ombre devant la lumière. En quelques années, cette science bénie a rallié des millions d'hommes; des phénomènes de tous genres, fruits de la médianimité, se produisent partout et forcent les gens les plus sérieux à s'en occuper et à les étudier. Quelle est donc la doctrine qui a conquis autant d'adeptes en si peu de temps? Sans nul doute il n'en est aucune, et c'est là une preuve de son origine. Pourquoi parmi ceux qui s'en sont faits les propagateurs, y en a-t-il qui cherchent aujourd'hui à entraver sa marche? Ah! c'est qu'ils avaient espéré qu'à l'aide du Spiritisme, ils pourraient émettre leurs systèmes personnels, puis, voyant que cela ne leur est pas possible, parce que Dieu garde son œuvre, ils cherchent à amoindrir ce qu'ils ne peuvent détruire; mais tous leurs efforts, malgré l'éloquence du style, deviendront nuls devant la volonté de Dieu qui veille sur son œuvre. La science après l'étude des fluides, va entrer dans une autre phase, c'est-à-dire

que de l'A où vous êtes, elle va passer au B, qui est la seconde phase et qui, à l'exemple de la première, a besoin de grandes études et de grands développements. Sa marche doit être lente et graduée, afin de donner aux Esprits le temps de pouvoir comprendre. Que ferait un homme qui, voulant s'instruire, se trouverait en face de professeurs qui l'intimideraient par leur savoir et lui parleraient un langage qu'il ne comprendrait pas? Il se troublerait, se découragerait et renoncerait à s'instruire. C'est pourquoi Dieu a choisi des *médiocrités patientes* pour transmettre ses premières instructions lentement et graduellement; mais il saura bien trouver des interprètes à la hauteur de tous les enseignements; ce sera Dieu qui les choisira et les tirera de l'obscurité eux-mêmes parce qu'ils s'en croiront incapables. Ne l'oubliez pas: le Spiritisme est l'éducation de l'Esprit; il lui faut des instituteurs pour tous les degrés; c'est pourquoi, le Spiritisme recueille des adeptes dans tous les rangs de la société. Le Spiritisme est venu principalement pour ramener les hommes au bien, pour leur prouver d'une manière irrécusable l'immortalité de leur âme et son individualité: voilà le but principal du Spiritisme. Les questions scientifiques ne sont que secondaires. C'est pourquoi il ne fait pas d'éclat dans le monde savant; là est encore la volonté de Dieu. La naissance du Christ fit-elle grand bruit sur la terre? Non. Elle ne fut connue que des âmes d'élite désignées pour venir lui offrir leur tribut d'hommages et de reconnaissance. Quels sont ceux qui en sont avertis les premiers et qui se rendent à la crèche? Ce sont de simples pasteurs qui suivent la voix des anges; c'est donc pour les simples (1) que Dieu s'est révélé en tout temps, et qu'il a voulu être adoré dans la personne du Christ. Viennent ensuite les mages qui se prosternent, offrent des présents, adorent et se confondent par la prière avec les bergers. La naissance du Christ, n'est-elle pas l'emblème du Spiritisme? N'est-ce point chez les petits qu'il a pénétré avant d'entrer dans les palais, où il est maintenant étudié en silence et reconnu pour être l'accomplissement de la parole de Dieu? Pour le bien comprendre, il faut, à l'exemple des mages, suivre le chemin que l'étoile nous montre, afin de ne point exposer la doctrine à recevoir un choc. C'est pourquoi Dieu a placé sur sa route des hommes *désintéressés* et sérieux, capables de guider sa marche à travers les difficultés sans nombre qui lui sont suscitées et qu'ils vaincront sans peine à l'aide des bons Esprits qui ont mission de les soutenir. L'orgueil, ce monstre hideux de la société moderne, s'insinue dans toutes les fibres du cœur, chez ceux qui ne se mettent pas constamment sur leurs gardes et, comme dit l'Evangile, il leur fait voir le fétu de paille dans l'œil de leurs frères, tandis qu'ils ne voient point la poutre qui est dans le leur. Il en est qui prétendent que la doctrine n'a pas besoin de chef; mais que serait-elle devenue, si elle n'eût été guidée dès son origine? Un conflit d'idées et de systèmes plus ou moins faux, qui auraient envahi, au lieu d'éclairer et de ramener l'humanité vers la perfectibilité qui est son but, et l'eussent entraînée plus vite dans l'abîme vers lequel elle courait à grands pas (2). La science sans guide serait comme un navire chargé de passagers, et qui aurait perdu ses pilotes et son chef. Que pourraient faire les pauvres passagers ignorants? Rien; ils seraient emportés avec le navire qui irait se briser contre les récifs. Il en est de même de la philosophie. Christ l'avait bien compris; c'est pourquoi il établit Pierre pour lui succéder. Un tel raisonnement ne peut être dicté que par l'envie. Comment pourriez-vous juger des progrès de la doctrine, juger de l'avancement de vos frères, sans un centre général? Comment établir des bases certaines sans le contrôle des enseignements qui sont donnés sur tous les points du globe? Paris est aujourd'hui la grande Jérusalem, la science divine a besoin d'y établir son cénacle, de même que les apôtres venaient s'y retremper et y puiser de nouvelles forces, il faut aux adeptes fervents et désintéressés un lieu où ils puissent aussi venir retremper leur foi et puiser de nouvelles ardeurs; du reste, pourquoi ceux qui sont choqués des bases de la doctrine, et la trouvent mal établie aujourd'hui, n'ont-ils pas eu plutôt le courage de leur opinion, et, au lieu de soutenir l'édifice, comme ils l'ont fait, pourquoi n'ont-ils pas proposé des bases plus solides et plus logiques que celle sur laquelle la science est étagée? C'était manquer à leur devoir que de ne pas signaler les défauts qu'ils reconnaissaient aux bases fondamentales d'une œuvre aussi gigantesque!

L'heure est arrivée où il faut arracher l'ivraie du bon grain et où les esprits orgueilleux et faux savants seront démasqués; la lutte sera rude, mais les disciples sincères n'ont rien à redouter. De nouveaux pionniers viennent chaque jour se ranger sous le drapeau divin, rayonnants d'espérance et d'amour, ils combattront pour la vérité. Ce choc était inévitable, car nous laissons approcher tous les profanes afin qu'ils puissent goûter à la coupe bénie et entrer dans une nouvelle voie; mais après l'initiation, nous voyons, nous choisissons, ceux qui nous comprennent, et nous laissons dans l'erreur ceux qui s'occupent de la matière avant de songer à leur âme.

Dieu a départi la médianimité à l'âme, elle lui est inhérente et fait en quelque sorte sa parure; c'est par elle que la créature peut entrer en contact avec son Créateur par l'intermédiaire de ses envoyés. La médianimité, si faible qu'elle soit, est la fleur qui exhale des senteurs embaumées suivant son avancement spirituel et moral. Ce sont ces parfums qui nous attirent vers vous, et chaque Esprit choisit dans quelques-unes l'odeur qui lui est la plus agréable pour venir à vous. De même que dans vos parterres, les uns préfèrent la rose au jasmin, d'autres, arrêtent leur regards vers une fleur d'un éclat plus brillant, et qui ne donne aucune senteur, d'autres préfèrent l'humble et simple violette qui se cache sous ses feuilles, emblème de l'humilité. Chaque Esprit désincarné trouve dans les incarnés des similitudes qui l'attirent ou des contrastes qui le repoussent; mais il ne s'ensuit pas que les médiums chez lesquels la médianimité est moins développée ne soient pas guidés par le fluide spirituel; si petite que soit la fleur, lorsqu'elle est éclose, elle fait partie de la catégorie à laquelle elle appartient. Il faut à la médianimité, comme au bouton de la fleur qui attend pour éclore un rayon bienfaisant de soleil qui lui permette de s'ouvrir et d'étaler ses pétales aux regards de tous. Comme les fleurs, la médianimité a besoin d'être cultivée et soignée; les parfums que nous préférons sont la charité, l'humilité et le désintéressement, ce sont ceux des âmes simples et qui ont progressé sous le rapport moral; ces fleurs ne portent en elles aucun poison; on les respire avec bonheur et on se plaît à venir souvent les aider à se développer, à grandir, même à l'insu de la science. Voilà ce qu'il faut bien comprendre lorsque l'on est spirite; j'ai pris une comparaison matérielle afin de bien comprendre comment les médiums diffèrent si souvent les uns des autres quoique recevant tous le fluide spirituel. La petite fleur n'absorbe des fluides que suivant sa nature, l'âme ne reçoit le fluide spirituel que suivant son avancement; néanmoins le passant qui respire la violette conserve un souvenir agréable de sa senteur, tandis que celui qui admire une fleur sans parfum l'oublie bien vite. Pour vous, mes enfants, enviez les qualités de la violette, soyez humbles et petits afin d'être un jour élevés devant le Seigneur.

S. BENOIT (1).

(1) Nous repoussons de toutes nos forces une pareille assertion. — Dieu se révèle par ses œuvres à toutes les humanités et non aux *simples* seulement.

(2) Et l'éternelle loi du progrès à laquelle la terre a été soumise de tout temps, que deviendrait-elle devant une pareille théorie? A. D'A.

(1) Nous déclarons n'être pour rien dans le style et la logique de S. Benoit. A. D'A.

Le Spiritisme dans l'Amérique du Sud.

Notre correspondant à Lima nous écrit ce qui suit à la date du 28 août: « Les progrès du Spiritisme dans ce pays sont réels quoique lents. Nous avons à combattre contre tant de fanatisme et de superstitition, que nous sommes forcés de procéder avec précaution dans la propagation de la lumière. Ce qu'il nous faut ici pour l'avancement de la cause, ce sont des médiums aptes aux manifestations physiques. Les habitants du pays sont tellement habitués aux cérémonies de l'église catholique, qui s'adressent plutôt aux sens physiques qu'à l'âme, qu'on ne peut les convaincre et impressionner qu'au moyen de manifestations physiques d'une grande force dans le genre de celles des Davenport et autres. »

(*Banner of Light*).

Traduit par J. MITCHELL.

VARIÉTÉS SPIRITES

BILOCATION DANS LA VIE DES SAINTS

Il s'agit, cette fois, du corps réel qui se trouve en un lieu, et qui n'en participe pas moins aux aventures et vicissitudes subies par l'Esprit en d'autres lieux.

C'est ainsi que sainte Liduine, étant à Rome et visitant avec son ange et en Esprit les lieux saints, glisse et tombe, toujours en Esprit, sur le pied droit. Néanmoins, l'entorse est réelle et dure à Rome plusieurs jours. De même, visitant en Esprit tous les sanctuaires de Rome, et passant près d'un buisson, elle s'enfonce dans le doigt spirituel une épine qui la fait beaucoup souffrir le lendemain dans son doigt de chair. (Les exemples de répercussion du périsprit sur le corps matériel sont très-authentiques, mais pas assez étudiés.)

Les annales des Bollandistes sont remplis de ces faits de bilocation. C'est saint Joseph de Copertius, promettant à Octave Piccius, déjà très-vieux, de venir l'assister dans ses derniers moments. « Je vous le promets, lui dit-il, quand même je serai à Rome. » Et il tient sa promesse.

D'Assise, où il était dans sa cellule, assiste encore sa mère mourante à Copertius.

Saint Pierre d'Alcantara passait pour ainsi dire sa vie à se transporter en Esprit là où il y avait une querelle à apaiser, une maladie à guérir, une larme à sécher, et il le savait toujours.

Saint Antoine de Padoue monte un jour en chaire à Monte-Pessalo; mais se rappelant au milieu de son sermon qu'il a oublié d'avertir un de ses frères d'une oraison qu'il doit chanter immédiatement après, il rabat son capuchon sur sa tête et garde un silence de quelques instants, après lesquels il reprend son sermon au point où il l'avait laissé. On sut que pendant ce temps-là il avait réparé mentalement son oubli en avertissant le bon frère.

On connaît enfin l'histoire si merveilleuse de Marie d'Agréda. On sait que cette femme extraordinaire, sans sortir de son couvent, avait converti une partie du Mexique; que pendant qu'elle se croyait transportée tantôt corporellement, tantôt spirituellement en ces lieux, dont elle dépeignait tous les détails topographiques, et nommait tous les habitants comme on ne peut le faire d'ordinaire qu'après un séjour de plusieurs années. Les Indiens la voyaient de leur côté, l'écoutaient et profitaient tellement de ses instructions que, lorsque les franciscains découvrirent beaucoup plus tard et voulurent évangéliser ces peuplades, ils les trouvèrent toutes préparées et demandant instamment le baptême qui leur avait été annoncé par *la femme*. Pour savoir quelle pouvait être cette femme, on leur soumit plusieurs portraits qu'ils méconnurent tous jusqu'à ce

qu'on leur montrât celui de Marie d'Agreda. Il ne fallut rien moins que l'entremise de saint Bernard de Sienne pour arracher de l'humilité de Marie l'aveu de cette grande mission qu'elle avait peine elle-même à comprendre. Mais tous les détails transcrits sous sa dictée, pendant une triple enquête, coïncidèrent si ponctuellement avec ceux que le franciscain Benavidès, directeur de la maison du Mexique, avait obtenus des sauvages, qu'il fut impossible de se refuser à reconnaître ce fait prodigieux. Nous possédons dans notre histoire toute contemporaine deux faits parfaitement attestés qui prouvent tous deux, et de la manière la plus positive, la conscience de celui qu subit la bilocation. (Quelquefois, au contraire, il n'en a pas une conscience bien nette, ou tout au moins le souvenir ne lui est pas laissé.)

La première regarde M. Olier, le célèbre et saint fondateur de la communauté de Saint-Sulpice. C'est lui-même qui la raconte :

« Un jour, étant en la retraite, où je me disposais à entreprendre le premier voyage de la mission d'Auvergne, j'étais dans ma chambre en oraison, lorsque je vis cette sainte âme (la mère Agnès, supérieure du couvent de Langeac, qui avait reçu ordre par une vision de la Très-Sainte Vierge de prier pour M. Olier, qu'elle ne connaissait pas) venir à moi avec une grande majesté. Elle tenait d'une main un crucifix, et un chapelet de l'autre. Son ange gardien, parfaitement beau, portait l'extrémité de son manteau de chœur, et de l'autre main un mouchoir pour recevoir les larmes dont elle était baignée. Elle montrait un visage pénitent et affligé; elle me dit ces paroles : « Je pleure pour toi, » ce qui me donna beaucoup au cœur et me remplit d'une douce tristesse. Durant ce temps, je me tenais en Esprit à genoux devant elle, quoique je fusse effectivement assis; je crus sur l'heure que c'était la Sainte Vierge. »

Mais l'apparition étant revenue une seconde fois, M. Olier comprend au costume que c'est une religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, et se promet de faire une exacte recherche pour savoir dans quel monastère elle se trouvait.

Peu après son arrivée en Auvergne, il prend la route de Langeac. Tout ce qu'il entend raconter de la sainteté de la mère Agnès, dans cette ville et dans l'hôtellerie même où il s'arrête... lui donne un nouveau désir de voir cette fille extraordinaire... Il va la visiter dans son couvent; c'est alors que, frappé de revoir à Langeac la même personne qu'il avait vue à Paris, il lui dit : « Ma mère, je vous ai vue ailleurs. » Agnès lui répondit : « Cela est vrai, vous m'avez vue deux fois à Paris, où je vous ai apparu dans votre retraite à Saint-Lazare, parce que j'avais reçu de la Sainte Vierge l'ordre de prier pour votre conversion. » (M. Olier était à cette époque incrédule et matérialiste.)

Ce qui exclut tout doute à cet égard, c'est le témoignage de M. Olier, les dépositions de vingt-quatre témoins auriculaires, et la pleine notoriété du fait par toute la France; enfin, l'examen qui en fut fait par la congrégation des rites avec l'attention la plus sévère et toute la rigueur accoutumée de cette congrégation.

« *Visibilem et quidem corporaliter se reddidit,* » dit cette congrégation.

« Elle se rendit visible, et même corporellement. »

Le second fait est celui de saint Ligori, évêque de Sainte-Agathe, interrompant pendant une demi-heure l'office qu'il célèbre dans cette ville pour aller à Rome donner les dernières consolations au pape Clément XIV expirant. Après quoi, il revient dans son corps laissé à l'autel annoncer aux fidèles la mort du saint père, et reprend son office.

Le don de bilocation pendant la vie restant donc établi, même avant les constatations du Spiritisme, Gorres a pu en déduire, conformément au principe d'analogie posé par saint Augustin, « qu'il devait subsister après la mort. » Il dit en effet : « La mort qui, dans un certain sens, n'est qu'un ravissement et une extase, développe ce genre de phénomène soit du côté de celui qui apparaît, soit du côté de celui qui reçoit l'apparition (1). » Et, pour les grands Esprits, la bilocation se change presque en un don d'ubiquité plus ou moins complet à mesure qu'ils s'élèvent soit par eux, soit par leurs mandataires célestes, qui remplissent les fonctions confiées, et peuvent quelquefois revêtir la ressemblance de ceux qui les envoient.

Pour extrait, A. DE MONTNEUF.

(1) Gorres. *Mystique*, t. II, p. 253.

FAITS SPIRITES

Naaman, l'un des grands de la cour de Syrie, après s'être baigné, suivant l'indication du prophète Élie, sept fois dans les eaux sacrées du Jourdain, avait été guéri de sa lèpre; dans sa reconnaissance, il avait offert à l'homme de Dieu des présents, que celui-ci avait refusé d'accepter : mais Giézi, son serviteur, moins difficile qu'Élie, courant en secret après le Syrien, sous prétexte que deux des enfants du prophète venaient de leur arriver de la montagne d'Ephraïm, lui demanda au nom de son maître, et en obtint deux talents d'argent et deux habits neufs. Cette action ne put être cachée à l'esprit du prophète, qui, lorsque Giézi, de retour, se présenta devant lui, l'en réprimanda en ces termes: « Mon cœur n'était-il point présent sur le chemin, quand » cet homme est descendu de son chariot pour aller » au-devant de vous? Vous avez donc reçu maintenant » de l'argent et des habits, pour acheter des plants » d'oliviers, des vignes, des bœufs, des brebis, des serviteurs et des servantes! Mais voici que la lèpre de » Naaman va s'attacher à vous et à toute votre race » pour jamais. » Ce n'était pas par les yeux du corps, dit saint Augustin, c'était par la lumière de l'Esprit que le prophète l'avait vu.

Mais rien n'est plus remarquable que ce qu'on lit dans la vie de saint François-Xavier, qu'étant à prêcher dans la grande église de Malacca, un dimanche de décembre 1547, il interrompit brusquement la suite de son discours, et, comme éclairé d'une lumière soudaine, annonça à ses auditeurs la bataille qui se livrait dans le moment même sur la côte de Quéda, à plus de cinq journées de navigation de la ville, entre la flotte portugaise, composée de neuf voiles, qu'on croyait perdue depuis longtemps (les devins du pays l'avaient assuré), et celle du roi d'Achim, qui n'avait pas moins de soixante navires bien fournis de troupes. A mesure que la bataille s'échauffait de part et d'autre, Xavier s'enflammait davantage : on le voyait s'agiter comme s'il exhortait les combattants; il pleurait, invoquait à haute voix le Dieu des armées, il parlait en mots entrecoupés et énigmatiques, jusqu'à ce qu'enfin il proclama que la victoire était complète; l'ennemi, vaincu de tous côtés, était en pleine déroute; il s'en était fait un effroyable carnage, et les Portugais n'avaient perdu dans l'action que quatre des leurs. Le courrier, qui arriva le sixième jour après la bataille, ainsi que Xavier l'avait prédit, confirma l'exactitude de son récit.

On raconte la même merveille d'un prêtre du paganisme, nommé Cornélius, qui habitait la cité romaine de Padoue, homme non moins recommandable, disent les historiens, pour l'innocence de sa vie et ses vertus sacerdotales, que pour la noblesse de son antique origine. Le jour où Jules César et Pompée se disputaient l'empire dans les célèbres plaines de la Thessalie, on vit cet homme, comme saisi d'une subite horreur, annoncer qu'il apercevait un combat sanglant et très-acharné qui se livrait au loin : il en indiqua du geste et de la voix toutes les circonstances et les péripéties, et ceux qui l'emportaient, et ceux qui cédaient, la fureur et les cris des guerriers, le carnage des uns, la fuite des autres, puis leur retour, l'impétuosité de la charge, le sifflement des javelots qui se croisaient dans les airs, et les morts et les mourants, et les gémissements des blessés, toute l'effroyable lutte, comme s'il l'avait eue réellement présenté devant les yeux; et tout à coup on l'entendit, comme l'apôtre des Indes s'écrier : « César est vainqueur! » On ne fit pas d'abord attention, dit l'écrivain qui nous a conservé cet écrit, à cette étrange devination, qui n'était, croyait-on, qu'un jeu frivole ou le rêve d'un esprit en délire; mais quand la nouvelle de la victoire de César dans les champs de Pharsale, remportée le même jour, fut venue de point en point confirmer tout ce que le prêtre avait dit, c'est alors, poursuit-il, que la surprise et l'admiration furent au comble.

Pour tous les faits : A. DE MONTNEUF.

LE TARTUFFE SPIRITE.

Nous avons sous les yeux le nouveau volume que M. l'escamoteur, Alfred de Caston, vient de publier sous ce titre : *le Tartuffe Spirite.* Ce pamphlet n'est qu'une calomnie en plusieurs chapitres dirigée contre le principal initiateur du Spiritisme. Devant de pareilles infamies, nous ne voyons qu'une mesure à prendre : l'assignation en police correctionnelle; c'est tout ce que mérite cette diffamation. Nous reviendrons sur ce livre, peut-être écrit sur commande, et nous en dirons toute notre pensée.

A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.